

cooperate in this way. By ignoring and, in Dunn's case, explicitly despising the perspectives and potential contributions of the other, each has produced the sort of work which only reinforces each side's view of the hopelessness and uselessness of the other. This dialectical process only results in a needless setback in the search for understanding, which presumably is still the goal of scholars of all disciplines.

MARC J. BLECHER with  
PHILIPPE C. SCHMITTER

*University of Chicago*

**The Bureaucratization of the World.** By *Henry Jacoby*. Translated from the German by *Eveline L. Kanés*. Berkeley: University of California Press, 1973. Pp. vii+241. \$12.95.

L'ouvrage de Henry Jacoby est très ambitieux. Il cherche à donner en un petit nombre de pages une vue complète de la naissance, du développement, de la structure, et de l'ampleur de l'administration moderne qui se transforme en bureaucratie. Il est évident qu'il ne peut s'agir que d'une description assez sommaire et non point d'une analyse en profondeur. La partie assurément la plus faible est l'historique. Non seulement il se réfère presque toujours à des études totalement périmées sur ces questions mais encore il y a des négligences assez redoutables. Il semble ainsi que Henry Jacoby n'a pas du tout compris l'influence radicale de Napoléon I dans la construction de l'administration. De même quand il essaie de rechercher l'origine d'un phénomène historique, il se trompe assez souvent. Il retient parmi les premiers doctrinaires Montchrétien sans avoir l'air de soupçonner que le premier grand théoricien de l'état bureaucratique fut Jean Bodin. De même dans le courant antibureaucratique, il ne semble pas connaître celui qui en fut l'initiateur, dans le monde moderne, La Boétie. Quant à ses pages sur le "féodalisme" et la naissance de la monarchie française, il eût mieux valu les éviter! On ne sait pas très bien à quoi peut servir un "historique" de cet ordre.

Le reste de l'ouvrage est bien supérieur. Fort inspiré par Max Weber (on ne peut choisir un meilleur maître!), quoiqu'établissant une distance par rapport à lui, et formulant une critique, qui ne m'a pas toujours convaincu. Les meilleures pages me semblent consacrées à l'importance de la bureaucratization des syndicats et des partis, dans le processus général de bureaucratization, quoiqu'il n'ait pas vu à ce sujet l'aspect le plus "dramatique": comment un syndicalisme de militants et antibureaucratique finit-il par devenir à la longue purement bureaucratique (ainsi le syndicalisme français de 1890 à 1940). L'analyse d'un gouvernement totalement bureaucratique, l'exemple russe, est intéressante, mais on aurait aussi bien aimé qu'il montre l'état bureaucratique nazi (là encore à partir d'une idéologie antibureaucratique) et actuellement la montée de la bureaucratie en Chine (ce qui aurait d'ailleurs renforcé sa thèse de la continuité bureaucratique en Russie avant et après la révolution). Il me semble qu'il manque ainsi une dimension importante: les réactions antibureaucratiques retombent toujours dans une bureaucratie plus complète et plus complexe. Et réciproquement tous les systèmes bureaucratiques procèdent à la critique de la bureaucratie et prétendent lutter contre elle. Ceci aurait enrichi l'analyse du conflit entre les valeurs et la réalité, qui par ailleurs est intéressante.

Deux lacunes importantes me paraissent être d'une part l'absence de relation entre le développement de la bureaucratie et la montée de la classe bourgeoise, problème pourtant aujourd'hui bien connu, et d'autre part la description de l'autonomie bureaucratique, entraînant l'administration à se transformer en bureaucratie par une sorte de nécessité interne de croissance. Ces deux thèmes essentiels sont à peine indiqués. Enfin l'on aurait mauvaise grâce à faire une critique bibliographique! La bibliographie est une oeuvre toujours décevante. Les sources de l'auteur sont essentiellement allemandes et américaines, ce qui est normal. Il semble ignorer presque totalement les nombreux travaux français sur la bureaucratie: il cite un article secondaire de R. Aron, sans connaître ses oeuvres magistrales, ni celles de Jouvanel. Sauf Guérin, Mallet, Lefebvre, et Crozier, les livres français qu'il cite datent au moins d'un demi siècle! Mais en dehors de cela, comment pouvoir étudier la bureaucratisation sans faire allusions aux livres fondamentaux de Djilas (*La nouvelle classe* [1961]) et de Castoriadis (*La société bureaucratique en URSS* [1973])? Ceci dit la plupart des développements de ce livre sont corrects mais apportent bien peu de choses nouvelles—une bonne introduction pour qui ignore le problème.

JACQUES ELLUL

*Université de Bordeaux*

**Popery and Politics in England, 1660–1688.** By *John Miller*.

New York: Cambridge University Press, 1973. Pp. xiii+288. \$14.50.

Compared with the first half of the seventeenth century, the later Stuart period of English history has never since Macaulay's day attracted the amount of attention that it deserves. Perhaps there is something about the analysis of the causes of a civil war and the ideals for which the combatants stand which is more fascinating than an examination of the disillusionment and the pragmatism of the period following the upheaval. The anti-Catholicism of the Popish Plot period has always seemed less intelligible, more exaggerated and more discreditable than the more violent no-popery of the 1640s, and for a long time the causes and nature of the Glorious Revolution seemed so obvious that they scarcely required discussion. In the last decade, however, a number of distinguished historians have done something to redress the balance, and now it is pleasant to record a further addition to this group in the person of Dr. Miller.

Miller is a young historian who has had the courage to examine the major theme of the period, the connection between popery and politics, rather than some "safer" subject for a doctoral thesis. He has ranged over a formidable variety of sources, national, local, and in the Vatican, and in his use of them he scarcely puts a foot wrong, except perhaps that, in discussing the scandalous behavior of a few of the priests, it was unwise to cite Matthew Prance as a reference without comment (p. 41 and n.). Sometimes he crams in a little more information than the space available can comfortably contain, but his comments are always cool, matter-of-fact, and objective. This is a book which can be relied on.

His aim is not a new narrative of the Popish Plot or of James II's reign; these he is content to leave to Professor Kenyon and others, and consequently this is not a book for the student without a firm knowledge of the